



Clartés sur le mariage

Henri BLOCHER

Cinq thèses tirées de L'Écriture pour notre temps

C'est la netteté scripturaire que nous chercherons. Nous espérons dans nos thèses, ramasser l'enseignement de la Bible. Un avertissement est cependant nécessaire : sur ce sujet, comme sur la plupart, la Bible enseigne surtout de biais, à l'occasion. Il faut dégager l'implicite qui correspond à l'explicite. Nous ne pouvons pas parcourir toutes les étapes de la preuve. Que le lecteur vérifie lui-même...

1 - Le mariage est une institution du Créateur

Notre première thèse, en nommant le Créateur, écarte d'abord le rattachement du mariage à l'économie de la rédemption. La Réforme a mieux vu ce point que la tradition catholique. C'est toujours à la Genèse (Genèse 2) que le Nouveau Testament renvoie dès qu'il s'agit de l'essence et de la loi du mariage. Nulle part il ne suggère que le mariage change de statut pour les chrétiens. Le mariage des païens n'est pas moins un mariage que celui des chrétiens ; même le mariage mixte, l'attelage disparate, scandaleux, d'un enfant de lumière et d'un fils des ténèbres (Cf 2 Corinthiens 6 : 14) est un mariage valide devant Dieu (l'incroyant est « sanctifié », c'est-à-dire, selon le langage des rabbins, le mariage est canoniquement pur, 1 Corinthiens 7 : 14). Que le mariage soit valide même dans ce cas montre qu'il appartient strictement à l'ordre de la première création, maintenue par Dieu pour l'homme extérieur, jusqu'au jour de Jésus-Christ ; d'ailleurs Jésus lui-même nous avertit qu'on ne prend ni femme ni mari dans le siècle à venir (Matthieu 22 : 30). **LA RÉDEMPTION PLACE LE MARIAGE DANS UNE LUMIÈRE NOUVELLE ; ELLE LUI DONNE LA GLOIRE D'UNE PARABOLE VÉCUE ; ELLE PORTE LES CROYANTS À HONORER L'INTENTION DU CRÉATEUR DANS LE MARIAGE, MAIS LA RÉDEMPTION NE CHANGE PAS L'ESSENCE DU MARIAGE.**

Une conséquence mérite mention, puisque nous mettons les points sur les i. La cérémonie ecclésiastique n'est pas le mariage (1). C'est l'invocation communautaire de la bénédiction divine sur un mariage déjà contracté ; la liturgie le rappelle : « Vous déclarez avoir pris pour époux, pour épouse... ».

Notre première thèse, cependant, se dirige surtout contre l'idée séculariste de l'origine du mariage : l'idée que le mariage serait un pur produit de conditions sociologiques, une solution de commodité historique livrée à tous les « remodèlements » de l'histoire.

Reconnaissons à la conception séculariste une parcelle de vérité. C'est vrai : le mariage satisfait les besoins concrets des hommes en société. Si le mariage n'avait pas existé, il eût fallu l'inventer pour structurer le plus fonctionnellement possible la vie des individus et du groupe. Le Livre des Proverbes n'hésite pas à rappeler cette efficacité vitale, cette « rentabilité » supérieure, à la fois personnelle et sociale, du mariage. C'est vrai aussi : plusieurs traits se modifient d'une culture à l'autre, l'institution du mariage est élastique - justement parce qu'elle répond à des besoins variables.

Mais ne glissons pas plus loin d'un pouce ! Le mariage lui-même n'est pas le résultat d'une évolution. La Parole de Dieu nous révèle en lui une forme de vie aux contours principaux fermement dessinés. Dieu en a tracé les lignes dès l'origine ; il y a joint des commandements particuliers ; c'est dans ce sens

que nous parlons d'une «institution du Créateur». Le mot «institution» marque que Dieu n'en est pas l'auteur seulement comme il est l'auteur de tout ce qui est, hormis le mal (le mal n'échappe pas à son gouvernement, mais ne procède pas de Dieu) ; Dieu est l'auteur du mariage en un sens spécial, il l'a doté d'une définition immuable et normative, il l'a institué.

Le lieu classique de la démonstration, c'est la péricope de Matthieu sur le mariage et le divorce (Matthieu 19: 1-9). Jésus trouve dans le commentaire de la Genèse, Parole de Dieu, une loi du mariage que la tolérance mosaïque n'a pas abrogée. Déjà dans l'Ancien Testament, le mariage est appelé «alliance de Dieu» (Proverbes 2 : 17 ; Malachie 2 : 15 selon certains traducteurs). A quel moment du récit de la Genèse situer l'institution du mariage, qui s'ajoute à la création des sexes ? Nous suggérons qu'elle est représentée par ce trait : après les avoir créés, Dieu fait une démarche de plus, il amène à l'homme la femme, alors l'homme la reconnaît chair de sa chair, destinée à combler le vide de sa solitude (Genèse 2 : 21-23) ; ensuite vient le commentaire décisif qui définit le mariage (Genèse 2 : 24).

A remarquer : le mariage dont il est question, c'est le mariage tel qu'on le contractait dans le monde de la Bible, c'est l'union que les Moabites, les Babyloniens, les Grecs ou les Romains appelaient de ce nom. C'est d'une réalité commune et bien connue que la Bible révèle l'institution ; elle ne parle pas d'un mariage «pour Dieu» qui serait d'une autre catégorie que le mariage des hommes. Le monde de la Bible n'a pas connu, sans doute, toutes les sortes de mariages que les ethnologues recensent aujourd'hui mais il proposait un échantillonnage déjà fort représentatif

LA CONCLUSION S'IMPOSE : CE QU'ON APPELLE COMMUNÉMENT MARIAGE, DANS LES SOCIÉTÉS HUMAINES, MÉRITE CE NOM, SAUF EXCEPTION, ET REMONTE À L'INSTITUTION DU CRÉATEUR,

2 - Le mariage est le seul lieu donné pour l'union sexuelle

Notre deuxième thèse ne veut pas décrire encore ce qu'est le mariage, Elle veut compléter le repérage de sa situation, La première thèse situe le mariage par rapport à Dieu, la deuxième par rapport à la réalité la plus proche, et qui, cependant, s'en distingue.

Que l'union sexuelle de l'homme et de la femme, préparée par Dieu dès la création, voulue par Dieu pour le bien de ses créatures d'élection, soit la réalité proche du mariage, un fait suffit à le montrer : «ils seront une seule chair» désigne au sens étroit l'accouplement (1 Corinthiens 6 : 17), alors qu'au sens large, c'est la formule même du mariage.

L'institution conjugale se «situe» dans la vie humaine par son monopole à l'égard de l'union sexuelle. Elle constitue le seul lieu, ou le seul état, dans lequel l'union soit un bien, où Dieu l'approuve et la permette (alors il l'ordonne !).

L'ÉLÉMENT EXCLUSIF DE NOTRE THÈSE HEURTE DE FRONT LES NOUVELLES MORALES DE NOTRE TEMPS. PARLONS SANS DÉTOUR : LA BIBLE CLASSE SOUS LA RUBRIQUE PORNEIA, LE TERME LE PLUS GÉNÉRAL POUR LE SEXE ILLICITE, NON SEULEMENT LES PERVERSIONS D'OBJET ET DE BUT (COMME DIT LA SEXOLOGIE), NON SEULEMENT L'ADULTÈRE (L'UNION EXTRACONJUGALE, L'UN AU MOINS DES PARTENAIRES ÉTANT MARIÉ), MAIS AUSSI L'UNION PHYSIQUE DE DEUX CÉLIBATAIRES CONSENTANTS, MAIS AUSSI LES RELATIONS PRÉCONJUGALES.

La loi de Dieu pour Israël prévoyait la peine de mort en cas de fraude sur la virginité (Deutéronome 22 : 20, 21); même sans fraude, il y a faute : une amende est infligée lorsqu'un homme et une jeune fille ont couché ensemble (Deutéronome 22 : 28-29) ; c'était déjà le cas de Sichem et de Dina, eux qui s'aimaient passionnément, eux qui voulaient se marier au plus vite (Genèse 34) ; or le récit, sans approuver la violence démesurée de Siméon et Lévi, considère Dina déshonorée (Genèse 34 : 3 1).

Que ces dispositions divines continuent de régir les fidèles du Nouveau Testament, c'était une évidence: il n'était pas besoin de les répéter. L'histoire de Joseph et Marie le montre : malgré la force légale des fiançailles à la juive, Marie ne «connaissait» pas encore Joseph, au sens sexuel bien entendu (Luc 1 : 34), et Joseph, cri homme de bien qu'il était, se gardait de la prendre avant les noces (Matthieu 1 : 18 s). Pour l'apôtre Paul, il est clair qu'une fiancée doit rester, jusqu'au mariage, «vierge pure» (2 Corinthiens II : 2).

L'exclusivité appartient au mariage pour l'union physique, pour l'expression plénière, pour l'accomplissement de la sexualité. Le principe ne vaut pas pour toute expression aussi strictement. La polarité du masculin et du féminin engage toute la personnalité et colore tous les rapports sociaux. Dans le simple agrément de la mixité d'un groupe de jeunesse, la bisexualité joue un rôle et elle peut le jouer dans la souriante lumière de Dieu, Cependant, à cause du statut de l'accomplissement physique, toute expression que déclenchent les réactions en chaîne psychophysiologiques - depuis les premiers baisers, depuis l'émotion, déjà du tête-à-tête (le corps à corps n'est jamais loin) - toute expression qui appelle l'union doit être ordonnée au mariage. L'union est réservée au mariage, ce qui prépare à l'union est réservé à la préparation du mariage.

3 - On peut formuler une définition minimale du mariage

Ce lieu que nous avons situé, comment le décrire ? Il y a le mariage, mariage valide, quand les termes de cette définition sont respectés : **l'alliance sanctionnée par l'autorité en charge de l'ordre social, par laquelle un homme et une femme s'engagent sans contrainte à mener une vie commune et s'unir sexuellement.**

ALLIANCE : C'EST LE MOT QU'EMPLOIE L'ECRITURE ELLE-MÊME (PROVERBES 2 : 17 ; MALACHIE 2 : 14), ET NOUS N'EN SOMMES PAR SURPRIS PUISQUE LE MARIAGE SERT DE PARABOLE À L'ALLIANCE DU SEIGNEUR ET DE SON PEUPLE. IL FAUT SEULEMENT RAPPELER QUE LES TERMES DE CETTE ALLIANCE SONT FIXES PAR DIEU (INSTITUTION) ; IL NE S'AGIT PAS D'UN CONTRAT ORDINAIRE QUE L'HOMME POURRAIT FAÇONNER À SA GUISE.

Hegel se scandalisait à bon droit de la réduction du mariage à un simple contrat dans la théorie de Kant !

Sans contrainte : il n'y a d'alliance que dans la liberté. Les moeurs bibliques donnent un très grand poids à la décision du père, car la solidarité familiale l'emporte sur l'initiative individuelle, mais il ne paraît pas que le mariage ait pu avoir lieu sans un franc consentement des premiers intéressés. On demande à Rébecca si elle veut partir sans délai (Genèse 24 : 58) Esaü pourra se marier contre le vœu de ses parents (Genèse 26 34-35). La liberté du consentement connaît divers degrés, et certains cas limites peuvent se présenter : où commence la contrainte, où finit le consentement ? Certaines situations africaines, autrefois du moins, n'étaient pas faciles à bien analyser ! Mais le principe doit être affirmé.

Vie commune, union des corps: «ils deviendront une seule chair», la phrase-clé, implique les deux à la fois. Nous avons noté ses deux emplois, étroit et large; le second, le plus fréquent, correspond au sens si vaste du mot «chair» dans la plupart de ses usages : l'homme tout entier, vu du dehors. «Une seule chair», cela veut dire, bien sûr, la conjonction physique qui demeure le noyau des privilèges du mariage ; Paul souligne cette caractéristique, le droit de disposer sexuellement du conjoint (1 Corinthiens 7 : 4). Mais «une seule chair», cela veut dire, aussi, une seule existence extérieure, une seule entité sociale; cela comprend la «cohabitation» dont Paul parle ensuite (1 Corinthiens 7: 12-13), et les soins divers, spécialement économiques, qu'il évoque pour les Ephésiens (Ephésiens 5 : 29). On peut comprendre que la porneia est, d'une manière unique, «le péché contre le corps» parce qu'elle sépare ce que Dieu a uni, les divers aspects du corps et de la chair (1 Corinthiens 6 : 18),

Faut-il dire que le mariage n'existe pas tant que l'union charnelle n'a pas eu lieu ? Nous préférons dire que le mariage peut être annulé s'il n'est pas consommé, si la promesse fondamentale qui le constitue n'est pas tenue.

Sanctionnée par l'autorité : l'alliance matrimoniale n'est pas pour la Bible, une affaire purement privée ; sa conclusion est un événement social, la collectivité y assiste, au sens le plus fort du terme. La dot lèse l'engagement d'un poids d'objectivité. La fête assure la publicité de la noce. Surtout, l'Écriture enseigne que le lien conjugal, une fois formé, fait partie des réalités sociales dont le magistrat a la surveillance: c'est la loi (israélite ou romaine) qui lie la femme à son mari (Romains 7 : 2, Cf. Deutéronome. 22). Si l'état de mariage est par nature sous le regard du magistrat, dans le champ de sa compétence, l'entrée dans cet état ne peut pas être sans rapport avec le magistrat. L'engagement des nouveaux époux est nécessairement devant lui.

LE MODE DE CE «DEVANT» PEUT VARIER. LE MAGISTRAT PEUT SE CONTENTER DE LA NOTORIÉTÉ PUBLIQUE ; IL PEUT SE FAIRE REPRÉSENTER PAR UN MINISTRE DU CULTE (LE RABBIN, CHEZ LES JUIFS) ; IL PEUT DEMANDER, COMME C'EST LE CAS DANS NOS PAYS, QUE LE CONTRAT SOIT SIGNÉ EN SA PRÉSENCE : CETTE PROCÉDURE N'A RIEN D'ABUSIF, LE CHRÉTIEN DOIT S'Y SOUMETTRE. ON N'EST PAS MARIÉ PARCE QU'ON S'EST PROMIS AMOUR-TOUJOURS ; ON N'EST MÊME PAS MARIÉ PARCE QU'EN SE PROMETTANT AMOURTOUJOURS, ON A GLISSÉ DANS L'UNION PHYSIQUE ; IL FAUT PASSER «DEVANT M. LE MAIRE»... SI CERTAINS S'IMAGINENT POUVOIR LE NÉGLIGER, C'EST À CAUSE DE L'INDIVIDUALISME MODERNE, ET DE L'OUBLI DE LA DIGNITÉ DU MAGISTRAT, CHARGÉ PAR DIEU, FÛT-IL COMMUNISTE, DE VEILLER SUR LA CITÉ.

Note. Les fiançailles dont la Bible parle avaient un tout autre caractère que les nôtres. Elles correspondaient pratiquement à la partie juridique du mariage, au mariage sans consommation : la dot était versée, les engagements formellement pris (c'est pourquoi Marie peut être appelée la «femme» de Joseph, Matthieu 1 : 20). Nos fiançailles ne sont que l'échange de promesses conditionnelles, en vue des engagements futurs du mariage et dans une progression libre (fiançailles officieuses, officielles). Nous ne sommes pas obligés de suivre la coutume biblique, car elle ne repose sur aucun commandement, et nulle part l'intervalle entre la partie juridique et la consommation n'est fixé : nous avons la liberté de réduire cet intervalle à quelques heures. Sachons seulement que nous appelons fiançailles autre chose que la Bible ; nos fiançailles n'ont pas de statut théologique défini ; ce sont des règles de sagesse générales qu'il faut suivre.

4 - La bible révèle l'intention divine pour le mariage

La définition délimite l'être du mariage, mais elle ne résume pas tout ce que Dieu veut en matière de mariage. Dieu s'occupe encore de son bien-être. Dieu forme des vœux définis pour que l'union ne soit pas seulement valide - c'est le minimum - mais épanouie. Si l'intention divine n'est pas respectée, le mariage subsiste, avec ses droits et devoirs, mais il manque sa plénitude, c'est un mariage rabougri, ou mutilé, ou défiguré ; parmi les fidèles, une discipline d'Eglise peut alors s'exercer, si la désobéissance prend une forme grave et grossière.

L'intervention divine peut se résumer en trois mots : monogamie, indissolubilité, amour.

Dieu veut **l'exclusivité** du lien: à chaque mari sa femme, à chaque femme son mari (1 Corinthiens 7 : 2). Dieu a toléré la polygamie dans l'Ancien Testament, tout en montrant sa désapprobation: elle ne suffit pas, devant Lui, pour invalider le mariage. Mais il est clair que l'enchevêtrement de plusieurs alliances conjugales mine l'unité de la chair unique...

Dieu veut un mariage **pour la vie**. «Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni !». Avec la majorité des théologiens protestants, et malgré les réticences de plusieurs que nous estimons, nous croyons que Jésus n'enseigne pas, dans cette sentence (Matthieu 19 : 6) l'indissolubilité physique du lien, mais son indissolubilité morale: le commandement implique que le lien peut être rompu, hélas, mais qu'il ne le

doit pas. La mort met fin au mariage (Romains 7:1-2) mais s'il est brisé avant ce terme, c'est qu'un grave péché sera intervenu. Jésus fait équivaloir à l'adultère la répudiation telle qu'on la permettait dans l'école du rabbin Hillel, pour les motifs les plus légers (un oeuf mal cuit !) : le lien conjugal n'était pas lésé par une faute vénielle; en le coupant, celui qui divorce s'oppose brutalement à l'intention divine. Jésus excepte le cas de porneia (Matthieu 5 : 32 ; 19: 9). Le lien conjugal est tellement meurtri qu'il est permis, (sans être imposé) d'en tirer la conclusion juridique : dissolution du mariage. Paul ajoute le cas de désertion : le chrétien abandonné n'est plus lié (1 Corinthiens 7 : 15). Par tolérance, dans l'Ancien Testament, Dieu avait laissé fort vague la désignation du péché pouvant entraîner le divorce (Deutéronome 24: 1), mais il est clair qu'on ne se marie «selon son coeur» qu'en promettant «jusqu'à ce que la mort nous sépare».

Dieu veut l'amour dans le mariage. Le vieux commentateur anglais Matthew Henry a parfaitement résumé le voeu de Dieu pour les époux: «ils sont une seule chair, qu'ils deviennent une seule âme.» L'union psycho spirituelle doit remplir le cadre que devient pour elle l'union charnelle ; elle n'est pas propre au mariage (Cf. Actes. 4 : 32a), mais elle peut atteindre une densité unique du fait de son expression charnelle. Telle est la volonté divine. Elle implique pour le chrétien qu'il ne se mariera que «dans le Seigneur» (1 Corinthiens 7: 39). Elle implique le commandement d'aimer (Ephésiens 5 : 25) et de se conduire si bien que rien n'entravera la prière commune (1 Pierre 3 : 7 . Quand la communion joint les coeurs, alors le mariage doit être, fidèle à son essence, reflet béni de l'union de Jésus-Christ avec son Eglise (Ephésiens 5 : 25 s ; Cf. Esaïe 62 : 4 S).

Qui est suffisant pour ces choses ? Si beaucoup de couples chrétiens réalisent sans trop de mal les deux premiers voeux divins, qui se vantera d'aimer comme Dieu l'y invite ? Voilà pourquoi Walter Trobisch le soulignait récemment : la grande réalité qui distingue le foyer chrétien, c'est l'expérience du pardon - pardon mutuel, pardon de Dieu, renouvellement par le pardon.

5 - La fécondité est une bénédiction ajoutée

L'intention divine n'est-elle pas aussi que le couple ait des enfants ? Sans doute, mais la présentation du sujet dans la Bible, et dans les chapitres fondateurs, au début de la Genèse, nous fait plutôt dire : la fécondité est ajoutée, comme une bénédiction (Genèse 1 : 28). La tradition catholique faisait de la procréation la fin du mariage, et même de tout acte d'union légitime ; l'Ecriture ne nous permet pas d'aller jusque-là. Il est frappant que le grand passage d'institution (Genèse 2) ne mentionne même pas les enfants ! Peut-on même dire que la procréation est une fin ? Elle est, à l'évidence, une fin de la sexualité, et comme la sexualité ne s'accomplit que dans le mariage... Mais mieux vaut serrer du plus près le texte et dire: bénédiction ajoutée, et «récompense» gratuite (Psaumes 127 : 3-5 & 128 : 3-4).

Qui mépriserait cette bénédiction se dévoilerait bien étranger à la générosité de Dieu ! Quel émerveillement que des fils et des filles de poussière puissent acquérir des hommes de par l'Eternel (Genèse 4 : 1), qu'ils puissent avec Dieu mettre au monde des images de Dieu à la destinée éternelle, des êtres en qui sera l'amour, de futurs fils et filles de Dieu ! Seul l'engendrement spirituel surpasse en gloire l'engendrement naturel (Cf. Esaïe 56 : 3ss ; 1 Corinthiens 4 : 14 s).

Si cette bénédiction n'est pas accordée, cependant, le mariage est «intègre»; il peut réaliser l'intention divine, et glorifier le Créateur sans qu'aucune ombre doive planer sur lui. Et si les circonstances d'un monde déchu, la mauvaise santé par exemple, rendent la bénédiction trop lourde à porter, si elles font des enfants une charge insupportable, l'Ecriture ne met pas sur les époux de joug écrasant. Le principe de la planification familiale n'a rien, en lui-même, d'impie. Il ne porte pas atteinte au droit du mariage. Il oblige chacun à présenter ses motifs à la lumière du Seigneur. Pour qu'il les sonde pour qu'il les bénisse ou qu'il les guérisse.

Ainsi, à nos yeux, s'établit le robuste équilibre de la doctrine biblique. Quel réalisme sobre, quelle pureté sans moralisme ! La Parole de Dieu libère des attitudes fausses qui foisonnent autour du mariage et de la sexualité. Elle est aussi étrangère au cynisme, qu'il soit révolutionnaire, bourgeois,

sexologique, qu'à l'idéalisme des ascètes ou des romantiques. Qui met à l'épreuve sa doctrine du mariage éprouve, une fois de plus, qu'elle est bonne la Parole de Dieu !

1 Le mot "mystère" employé par Eph. 5: 32 n'a jamais dans le NT. le sens de «sacrement» que lui donnait la tradition catholique (Vulgate: sacramentum ; d'ailleurs, il désigne plutôt dans le verset l'union du Christ et de l'Église.

2 «Mari d'une seule femme» (1 Till. 3 : 1, Cf. 5 : 9) pourrait signifier que la polygamie, héritée d'un passé païen, empêche d'avoir une charge dans l'Eglise. Les orthodoxes d'Orient comprennent que c'est le remariage (d'un veuf) qui est exclu. D'autres exégètes, que nous suivons plutôt, voient ici une expression désignant la fidélité conjugale ; comme il doit résister à l'attrait du vin (v2), l'évêque ne doit pas avoir un cœur d'amadou, il doit se signaler par une grande maîtrise dans ce domaine.



Quelques pratiques du mariage

Gérard HOAREAU

Profession : marieuse

Dans les civilisations orientales, la pratique des mariages arrangés par les parents découle d'une conviction tenace : se marier, avoir des enfants sont des choses trop importantes pour être laissées au caprice d'un individu pris par la passion. C'est pourquoi, dans les sociétés traditionnelles, on a recours à des femmes d'expérience, les marieuses professionnelles, qui proposent, contre des honoraires convenus, des candidats choisis par elles en fonction de critères précis et rigoureux, qui exigent une connaissance parfaite des us et coutumes, et des caractéristiques de chaque famille.

On peut sourire, mais dans quelle mesure les mariages ne sont-ils pas arrangés également dans la civilisation occidentale ? Certes, nous préférons penser que nous jouissons d'une liberté totale quant au choix de nos partenaires, et que les attentes, les souhaits de nos parents ou de leurs amis n'entrent pas en ligne de compte. Les sociologues ont néanmoins découvert que la majorité des mariages unissent des individus pourvus de nombreux points communs : même race, même milieu social, revenus semblables, niveau d'instruction équivalent, même ville d'origine et souvent même quartier - quitte à ce que leur rencontre ait lieu à 400 km de là ! Les gens mariés cultivent les mêmes passe-temps, votent pour le même parti et apprécient les mêmes lectures. Peu d'entre eux ont épousé des partenaires que leurs parents ou amis n'apprécient pas. Il semblerait donc que les mariages, dans la culture occidentale, soient déterminés par des facteurs sociaux - les parents et les amis - et que la période où l'on «fait la cour», tout en échangeant des informations pratiques, ait valeur de test pour arranger un mariage...

Le mariage coutumier au Congo

Un jeune homme et une jeune femme chrétiens tombent amoureux l'un de l'autre. Ils n'aspirent qu'à se marier... Mais s'ils sont d'origine Kongo Lari, du Congo, ils doivent satisfaire d'abord à une première cérémonie : le mariage coutumier, qui, dans les temps anciens, suffisait pour se considérer mariés définitivement. Suivons-les dans leur parcours...

- Ma fille, dit le père, ce jeune homme, j'en suis convaincu, t'aime beaucoup. Il faut donc qu'il vienne se présenter avec ses parents pour officialiser les fiançailles. Mais ils ne peuvent pas venir les mains vides, il faut satisfaire à la coutume en amenant un casier de vin de palme et un casier de jus de fruit ou d'autres boissons. C'est la cérémonie du «premier vin».

- Mais nous, les fiancés, que devons-nous dire ?

- Vous n'aurez rien à dire. Chaque famille emmène un orateur professionnel qui parlera à notre place. Le travail de ce «Nzonzi» est de recueillir toutes les informations dans la famille qui le sollicite, et de jouer le rôle de porte-parole pendant toutes les cérémonies du mariage.

A l'issue de ces rencontres, une date est fixée pour la cérémonie du mariage coutumier (aussi appelée «cérémonie de dot»). C'est le jeune homme qui apporte la dot. Une liste de cadeaux en nature, plus l'évaluation de la somme correspondant à la dot, sont données à la famille du fiancé par le côté paternel de la fiancée. Le côté maternel présente aussi une liste, mais moins importante.

Le jour du mariage, chaque famille s'apprête. La cérémonie se déroule souvent chez le père ou l'oncle qui a élevé la jeune femme. C'est la fête, et toute la famille de la jeune femme se fait un honneur de recevoir comme il faut le jeune homme et sa famille. C'est dire qu'on ne lésine pas sur la nourriture, la boisson, la musique !

La future mariée, parée comme une reine, est cachée dans une chambre et veillée par une ribambelle de cousines qui n'arrêtent pas de papoter, de commenter... N'en pouvant plus de curiosité et d'appréhension, la future mariée essaie de voir ce qui se passe à l'extérieur, mais discrètement, car elle ne doit pas être vue.

- Ah ! Disent les cousines, surtout que ton fiancé et sa famille ne viennent pas en retard ! Sinon, une grosse amende les attend (soit de l'argent, soit des casiers de boisson).

- Les voilà ! Crient les «gardiennes».

Ouf ! Ils arrivent enfin, avec leur Nzonzi, et la cérémonie peut commencer. Les Nzonzi rivalisent en adages, proverbes et tournures de phrases compliquées. L'assemblée, qui suit attentivement, applaudit vivement quand le mot est particulièrement bon. Après vérification que tout ce qui avait été demandé sur la liste a été effectivement apporté par la famille du fiancé, on fait venir la fiancée au milieu du cercle formé par l'assistance, et on lui demande d'aller chercher son élu parmi les hommes de cette assistance. Obéissante (elle n'a pas le choix, de toute façon), elle va chercher son fiancé, le ramène au milieu du cercle, et tous les deux s'assoient sur la natte prévue pour cette occasion. Un verre, rempli soit de vin de palme, soit de jus de fruit, est présenté à la fiancée. Elle le prend et se dirige vers le chef de sa famille paternelle, s'agenouille devant lui et lui offre le verre. Il lui demande alors solennellement :

- Pourquoi m'offres-tu ce verre de boisson, ma fille ?

- Avec cette boisson, je suis venue t'annoncer qu'aujourd'hui je me marie avec l'homme que j'aime.

- Hum, alors si je bois cette boisson, es-tu sûre qu'elle ne va pas m'étouffer, rester en travers de ma gorge ?

- Non, mon père, tu peux boire tranquillement.

- Es-tu sûre de ton choix ?

- Oui, je le suis.

- Alors, tu vois, je bois cette boisson que tu m'offres.

Il élève alors gravement le verre et, devant toute l'assemblée qui retient son souffle, il boit quelques gorgées.

- Maintenant, ma fille, va et soyez heureux.

Certains chefs de famille profitent de ce moment pour donner des conseils qui pourraient servir aussi aux célibataires et personnes mariées dans l'assistance.

La jeune femme rejoint son fiancé sur la natte et là, elle remplit un deuxième verre de jus de fruit, l'offre à son fiancé. Celui-ci en boit la moitié et donne le reste à sa future épouse. Le chef de famille décrète alors qu'ils sont mariés, et on passe à la présentation des différents membres des deux familles qui n'en font plus qu'une. Les réjouissances peuvent alors commencer.

Le mariage au quotidien

«L'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme et les deux deviendront une seule chair».

Nous pouvons être émerveillé qu'une telle ordonnance ait pu passer malgré la contradiction qu'elle représentait dans la société patriarcale en vigueur en Israël. Mais une question se pose encore : comment cette parole était-elle vécue au quotidien - du temps d'Abraham, de Jésus ou de Paul - compte tenu des mœurs, des traditions et de la culture propres à chacune de ces époques ? A côté des principes généraux que cette ordonnance met en lumière, quelles étaient les implications concrètes dans la vie de tous les jours ?

Difficile de répondre à cette question n'étant pas spécialistes de «la vie au quotidien» en Israël. On peut juste noter que Genèse 2 : 24 n'édicte pas des articles de loi, mais bien des grands principes dont

les hommes devront inventer les applications. Il est par exemple demandé aux époux de s'attacher, mais il n'est pas précisé comment ! Il y a de la place pour bien des variations culturelles.

Ceci étant dit, nous voudrions juste proposer quelques applications pratiques de Genèse 2 : 24. Nous ne les présentons ni comme des normes absolues ni comme des articles de loi, mais comme des principes de bon sens, qui essaient de tenir compte des principes bibliques et du contexte culturel qui nous est propre en Europe au 21^{ème} siècle.

Quitter...

La première implication de cette injonction biblique est qu'il est mauvais, par exemple, d'abriter chez soi un jeune couple, composé d'un fils ou d'une fille et de son conjoint. Mais il y a des façons plus subtiles de ne pas «quitter» : ce peut être par la dépendance financière et affective ; par les confidences faites aux parents à l'insu ou au détriment du partenaire ; par l'autorité ou la caution morale que l'on va chercher auprès de sa famille ; par l'utilisation abusive du téléphone, véritable cordon ombilical, et qui malheureusement alourdit les budgets parfois fragiles des débuts de mariage ; par les visites régulières - tous les mois, toutes les semaines, voire tous les jours - que l'on fait aux parents ou que les parents font aux enfants et qui sont le témoignage, non seulement de notre affection, mais de notre incapacité à gérer nos nouvelles solidarités. Bien des couples, par ailleurs, très préoccupés de leur liberté, cherchent à tirer le meilleur parti de la bonne volonté de leurs parents : garde des enfants, aide financière... Ceci au détriment de leur prise d'autonomie.

D'autre part, s'embusquer dans une guerre de tranchées avec sa belle-famille ou sa famille n'est ni une obligation ni une fatalité ! Au contraire, il est possible de développer des relations d'adultes à adultes, fondées sur le respect mutuel et l'affection réciproque.

S'attacher...

C'est d'abord vivre une solidarité à toute épreuve ! Dans la joie, comme dans la peine. PORTALIS le disait déjà : le mariage est «la société de l'homme et de la femme, qui s'unissent pour s'aider par des secours mutuels, à porter le poids de la vie et pour partager leur commune destinée». C'est aussi marcher ensemble, vivre des projets communs, développer une vision intime de la vie et suffisamment accessible pour que chacun puisse se l'approprier et s'y sentir à l'aise. Vous trouverez ci-dessous, à titre d'exemple, l'invitation que MVF adresse aux fiancés, lors des week-ends de préparation au mariage :

« Vraisemblablement, vous démarrerez votre vie de couple marié dans un petit deux-pièces, avec quelques objets : une table, 2 ou 3 chaises, un lit, quelques effets personnels... Ce sera super, vous verrez !

Puis des projets vont venir se greffer, mais aussi des joies, des déceptions, des réussites, des exploits. Vous aurez probablement un enfant, puis des enfants. Un petit chat aussi...

Votre situation professionnelle évoluant, peut-être construirez-vous une maison, avec un jardin bien sûr, pour y planter quelques roses. Vous vous ferez rouler certainement par quelque promoteur immobilier sans scrupules ou par quelque cuisiniste véreux. Vous serez étonnés alors de votre crédulité, mais vous apprendrez aussi, rassurez-vous. Il y aura encore les fous rires, les moments de jubilation, les disputes, les grandes détresses aussi : le chômage, par exemple, n'arrive pas qu'aux autres.

Vous pleurerez ensemble, vous rirez, vous tomberez et vous vous relèverez. Et puis, il y aura le pire, le meilleur, l'abondance, l'adversité, la maladie, les délivrances, les doutes, le deuil. Mais surtout, au milieu de vous, il y aura le Seigneur Jésus qui dès le début vous invitera à porter son joug et à recevoir ses instructions «car mon joug est aisé et mon fardeau léger ! (Matthieu 11 : 28 à 30). La vie conjugale est une vie en devenir. Conjugal, en quelque sorte, c'est une mise sous un même joug : Jésus marche entre vous deux avec ses deux bras autour de vos épaules »!

Devenir une seule chair...

Au sens large, comprenez une seule personne, une seule vie. Tout couple est appelé à croître, à se développer et comme un être vivant, il passe par toutes sortes de phases vitales, tantôt à l'aise, tantôt à

l'étroit. L'essentiel d'un mariage n'est pas qu'il soit parfait, qu'il ne connaisse ni querelles ni crises : l'essentiel est qu'il soit un mariage réel, vrai, vivant, chaleureux, qui se bonifie comme du vin vieux !

Au sens sexuel du terme, devenir une seule chair, c'est accepter de cultiver le plaisir et «*d'user, dans le mariage, des plaisirs que Dieu a préparés pour le couple dans les corps*» (Henri BLOCHER). Faire de l'amour une fête, voilà l'invitation de Dieu ! Faire la fête, c'est dire oui à la vie, c'est se renouveler, savoir rencontrer, regarder, faire jaillir. Oui, l'acte sexuel dans le mariage est une fête qui s'improvise autant qu'elle se prépare !

Le mariage en questions

Pourquoi se marier ?

D'abord parce qu'on veut s'engager avec une personne que l'on aime et avec qui on projette de se lier de façon durable, «le temps qu'il nous reste à vivre». Parce que cet engagement est aussi une promesse, il se concrétise par une parole donnée en public : «Vous êtes témoins aujourd'hui que je décide de me marier avec lui, avec elle...», «Je déclare aujourd'hui publiquement que je t'aime...». Parce qu'une parole donnée, il est vrai, reste précaire, le mariage peut devenir aussi un acte de foi, foi en Dieu, l'auteur de toute grâce, qui s'est plu à créer l'homme et la femme comme compagnons. Or, en indiquant à l'homme qu'il est l'auteur du mariage, Dieu s'offre aussi comme fondement et signifie du coup à l'homme qu'il peut engager sa parole dans la durée sans se croire soumis aux caprices d'un destin amoureux qui lui échapperait.

Là est toute la différence avec le concubinage : quelles que soient les raisons prônées pour justifier la cohabitation avant le mariage - volonté de s'opposer aux parents, refus de la dimension sociale du mariage, peur devant l'engagement ou la durée, concubinage «idéologique» - il manque ce désir d'alliance et de confiance, préalable à toute relation durable. Au centre du concubinage, comme le souligne Xavier THÉVENOT, on trouve le soupçon et la défiance. On se soupçonne soi-même de ne pas pouvoir tenir ses engagements et on soupçonne l'autre de ne pas correspondre à ce que l'on attend de lui. Or il est très difficile de construire une relation humaine quand le soupçon en est le constitutif. Car, finalement, pour construire une relation avec un autre, il faut que je puisse me fier à lui. La qualité du lien est dépendante de l'intensité de la confiance mutuelle.

La parole donnée, certes, n'est pas suffisante pour assurer la pérennité d'un mariage - il y a toujours une part de risque - mais la vie conjugale n'est pas pour autant le «pari impossible» tant décrié par nos contemporains. Le mariage, nous l'avons vu, est une histoire à vivre entre deux partenaires qui ont fait alliance, et qui redéfinissent leur lien en fonction des changements qui interviendront nécessairement au fil des années.

Pourquoi se marier à la Mairie ?

L'union entre un homme et une femme, comme nous l'avons déjà souligné, n'est ni de l'ordre du rêve ni de celui de l'idéal, mais du quotidien. La vie commune doit pouvoir s'inscrire dans le tissu social et, pour cela, le couple, en prenant les autres à témoin, se fait reconnaître en tant que tel par la société dans laquelle il vit.

C'est là le sens du mariage civil qui confère un statut particulier à un homme et une femme qui rendent leur relation publique et s'engagent l'un à l'égard de l'autre devant témoins.

Il est vrai que la cérémonie à la Mairie n'a pas toujours la pompe et l'éclat que l'on souhaiterait ! Bien conscients de la pauvreté et de l'austérité des «liturgies» civiles, certains maires multiplient les efforts pour donner davantage de faste au mariage civil. Pour que la situation s'améliore, il reste encore beaucoup à faire, particulièrement dans les grandes villes, comme en atteste ce témoignage :

La grande salle des mariages, au deuxième étage de la Mairie du 18^e arrondissement de Paris (...). En une heure, pas moins de dix couples ont déjà défilé pour prononcer leur oui solennel après avoir écouté, debout, les quatre articles du Code civil. «Nous avons essayé de conserver à ce moment un caractère intime malgré le nombre de mariages à

célébrer par samedi, explique l'adjoint, soucieux de l'image de marque de son fief. Nous refusons de faire comme dans certaines communes de banlieue où on lit les articles à tous les couples en même temps avant de les faire défiler, juste pour dire oui et signer». Tous les couples bénéficient du même traitement. Ou plutôt du même minutage : 4 minutes 13 secondes. Temps maximum : 8 minutes 38. Il ne faut guère plus, il est vrai, pour lire les quatre articles et apposer la signature au bas des registres. L' élu du peuple s'efforce bien d'atténuer la rigueur administrative en distribuant un «petit mot gentil» aux nouveaux bienheureux tout en leur remettant le livret de famille et, honneur suprême, la carte de vœux du Maire de Paris.

Descendant bras dessus, bras dessous les marches de la Mairie, il ne reste plus aux nouveaux mariés qu'à formuler un vœu : que la durée de la cérémonie ne prélude en rien à la durée de leur union. (Témoignage chrétien, n° 2309 du 10 au 16 octobre 1988)

Malgré ses imperfections, la célébration du mariage demeure un acte d'importance pour la société civile. Comme nous l'avons déjà signalé, le mariage célébré devant témoins marque l'entrée visible du couple dans le statut d'époux. C'est aussi, dans l'état actuel de notre droit, la reconnaissance de l'autorité parentale du père, et l'enfant est de ce fait assuré d'avoir de plein droit deux parents. Le mariage, en effet, est un ciment social ; ceci est très important, quand on sait que les enfants juridiquement «illégitimes», plus ou moins reconnus, ayant à choisir entre le nom du père ou de la mère, ne sachant pas qui détient l'autorité parentale sur eux, sont de plus en plus nombreux.

Depuis la révolution française, le mariage est un acte civil. Les Eglises n'ont aucun pouvoir en la matière, sauf celui d'accueillir les couples qui veulent demander la bénédiction de Dieu sur leur union.

Pourquoi une bénédiction de mariage à l'Eglise ?

Mariés civilement, les couples sont libres de demander, ou de ne pas demander, la bénédiction de leur union. Si oui, ils sont donc amenés à faire une demande personnelle, puisqu'il s'agit d'une démarche qui n'est pas obligatoire, le mariage civil étant reconnu comme pleinement valable.

Il est important de souligner que la cérémonie religieuse - du moins dans les Eglises protestantes - est de l'ordre du témoignage. Elle ne représente pas une quelconque validation du couple ; elle s'inscrit dans la perspective d'une confession de foi : le mariage est célébré à la Mairie et c'est déjà marié que le couple arrive à l'Eglise ! Autrement dit, on ne va pas à l'Eglise pour vivre des noces solennelles, «faire un beau mariage» ou compenser la pauvreté de la cérémonie civile par une liturgie fastueuse, mais bien pour témoigner de sa foi personnelle en Dieu.

Dans la plupart des églises, la bénédiction nuptiale n'est pas une cérémonie réglée d'avance. Le couple est amené à préparer ce culte spécial, à dire ce qu'il en attend et à participer au choix des lectures, des cantiques, des prières et des engagements. A travers ces choix et les entretiens avec le responsable de l'Eglise, les époux peuvent saisir l'occasion qui leur est offerte pour mieux prendre conscience de leurs projets, se concerter, négocier et formuler leurs attentes.

C'est dans la mesure où un homme et une femme ont rendu publique leur décision de vivre ensemble et qu'ils demandent à Dieu de bénir leur union, que la célébration à l'Eglise prend un sens ; la communauté des croyants est témoin, et de la demande du couple, et de l'accueil que Dieu leur réserve. La bénédiction solennelle exprime, par la parole et par le geste, l'assentiment de Dieu au projet de cet homme et de cette femme, unis par les liens du mariage. Elle atteste la promesse du Christ d'être présent tous les jours de la vie de ce couple-là. Le Christ est ainsi témoin des engagements mutuels des époux et les assure de sa fidélité.

L'union conjugale n'en reste pas moins un risque. Mais Dieu lui-même s'engage. C'est lui qui a mis dans les cœurs, les corps et les esprits le désir et la capacité d'aimer. Il veut aussi accorder la force et le discernement aux partenaires pour faire face aux changements inévitables et souhaitables que tout couple rencontre. L'union conjugale n'est pas faite une fois pour toutes, mais l'homme et la femme en passant par des crises et des renouveaux, vont construire leur propre histoire.

Le «oui» public des époux est une parole grave, lourde de conséquences. C'est là un grand moment, mais l'essentiel restera à faire ! Il faudra encore, au jour le jour, vivre les exigences et les valeurs du mariage, dans le respect des droits et des devoirs de chacun.

Questions pour aller plus loin

1. Le mariage, du « minimum » à la « plénitude » : comment accueillez-vous cette enseignement en 2006 ? Citez au moins trois conséquences pratiques de cette option théologique dans notre compréhension et notre approche du mariage et des gens mariés aujourd'hui ?
2. « Quitter, s'attacher, devenir » est cité dans Genèse 2:24 lors de l'institution du mariage, mais aussi d'une certaine manière dans Genèse 12, 1 à 3 quand Dieu appelle Abraham et fait alliance avec lui. Quels rapprochements peut-on faire entre ces deux alliances ?
3. « *L'institution conjugale se «situe» dans la vie humaine par son monopole à l'égard de l'union sexuelle* ». Comment dire cela de manière « intelligente » à nos contemporains ?
4. « Le mariage validé par l'autorité en charge de l'ordre social ». Quels arguments utiliseriez-vous pour susciter de l'adhésion autour de ce principe, en particulier chez les plus jeunes ?
5. Mariage arrangé, mariage coutumier, mariage à la mairie, bénédiction de mariage à l'église : quels sont les points communs de ces différentes cérémonies ? Les mettez-vous toutes sur le même plan ? Pourquoi ? Faites-vous une différence entre l'expression « *mariage à l'église* » et « *bénédiction de mariage à l'église* » ?
6. Domaines des conflits : outre la relation au pouvoir, voyez-vous d'autres points communs aux différents domaines de conflits que nous avons survolés ?
7. Causes des conflits : à partir de vos observations, et si vous deviez établir une liste des 4 causes les plus fréquentes ou les plus importantes, quel serait votre classement ?
8. Après ce premier week-end, et en vous basant sur l'ensemble des enseignements que vous avez reçus, diriez-vous que :
 - C'est du déjà vu ou du déjà entendu ?
 - Vous en savez un peu plus sur les sujets traités ?
 - Vous l'utiliserez dans votre pratique de l'écoute et de l'aide ?
 - Vous êtes un peu perturbé par ce que vous avez entendu ?